NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

119 N° 2 April-June 1997

La joie des écritures

Évelyne FRANK

p. 172 - 192

https://www.nrt.be/en/articles/la-joie-des-ecritures-166

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La joie des écritures[1]

«Heureux celui qui lit», dit l'Apocalypse[2], et c'est une béatitude. «Bonheur de lire», traduit Jean Grosjean[3], et c'est une exultation. Oui, il y a, je crois, une lecture des écritures dans la joie et pour la joie. Fête pour l'intelligence que les évangiles! Reconnaissance émue du psychisme et du corps affranchis! Frémissement de l'âme visitée! C'est une jubilation de tout l'être dans le temps de la lecture, et, une fois la bible refermée, il s'avère que lire nous a fait entrer dans une dynamique du bonheur, sensible au-delà de la lecture, naissant d'elle. Oui, il est possible de lire les écritures avec bonheur!

C'est cette voie que je voudrais ici explorer: la voie d'une lecture heureuse suivie d'un bonheur plus grand qu'en amont de l'acte de lire, voie de la béatitude encadrant le livre de l'Apocalypse: «Heureux celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie et gardent ce qui s'y trouve écrit» (*Ap 1*, 3)[4]. «Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre» (*Ap 22*, 7)[5], écho de cette parole du Messie: «Heureux... ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent!» (*Lc 11*, 28)[6].

Je voudrais avancer dans cette direction avec Jean Grosjean, cet amoureux de la bible, dont la lecture prend des formes diverses — traduction[7], commentaire, réécriture romanesque ou poétique[8]

---

1. Jean Grosjean, né à Paris en 1912, orphelin de mère à trois ans, a été ordonné prêtre en 1939. Il s'est marié en 1950 et a collaboré à la direction de la *Nouvelle Revue Française* à partir de 1967. Ses nombreux voyages au Proche-Orient ont marqué son œuvre, ainsi qu'une double influence particulièrement sensible: Claudel d'une part, Malraux, qu'il a connu pendant la deuxième guerre mondiale au camp de Sens, avant sa captivité en Poméranie et au Brandebourg, d'autre part.

2. Trad. Segond.

3. *Lecture de l'Apocalypse*, Paris, Gallimard, 1994, p. 17.

4. Trad. Segond.

5. Trad. Segond.

6. Trad. Segond.

7. *Les Prophètes*, Paris, Gallimard, 1955; *La Genèse*, *ibid.* 1987; *L'évangile selon Jean*, *ibid.* 1988; *Lecture de l'Apocalypse* (cité *supra*, n. 3).

8. Romans: *Le Messie*, Paris, Gallimard, 1974; *Élie*, *ibid.* 1982; *Pilate*, *ibid.* 1983; *Jonas*, *ibid.* 1985; *La Reine de Saba*, *ibid.* 1987; *Samson*, *ibid.* 1989; ***Samuel*, *ibid.* 1994. Poésie: *Apocalypse*, *ibid.* 1962; *La nuit de Saül*, Albeuve, Éd.**

— toujours portées par le chant qui seul donne à entendre le mystère parce qu'il passe, léger, et parce qu'il est beau. Que serait le théologique sans le poétique? Que serait une bonne nouvelle qui ne serait plus belle? Évangile: *eu-angelion*.

Je recourrai pour ce faire à deux ouvrages de Jean Grosjean, de même genre littéraire (traduction entrecoupée de commentaires), placés tous deux dans la mouvance d'une même école néotestamentaire (l'école de Jean), fruits de la maturité de l'auteur qui les publie au cours des dix dernières années: *L'ironie christique. Commentaire de l'évangile selon Jean*[9], et *Lecture de l'Apocalypse. Traduction nouvelle et commentée*[10].

La joie de lire les écritures est gracieuse: elle nous vient de surcroît, spontanée, toujours originelle, première, native. La volonté ne peut pas la produire. Impossible de se la donner. Il est par contre des habitudes de lecture qui infailliblement l'empêchent d'advenir. Et l'on peut aussi s'y disposer, par un apprentissage.

I.- Une passion pour la bible

Pourquoi se passionner pour la bible? Pourquoi la prendre, elle, comme fil d'Ariane de tous ses travaux ou toujours revenir à elle par delà d'autres études telles que, dans le cas de Jean Grosjean, la traduction des tragiques grecs, Eschyle et Sophocle[11]? Le poète utilise des expressions[12] qui attestent qu'il s'est posé la question explicitement. «Comparons», dit-il, constituant un groupe formé de: «les autres religions», «toute culture», «tous les textes», «les littératures», face à l'ensemble: «les écritures», «les écrits», «la bible», «l'évangile». Sans hésitation, semble-t-il, il opte pour le deuxième groupe et lui seul, ce qui aura des suites quant à la méthode de lecture: il n'y a pas de compromis — Élie, qui refuse de «clocher des deux jarrets»[13], n'est-il pas l'un des héros romanesques de Jean Grosjean? —, pas d'écoute de la bible au milieu des autres textes, mise sur le même plan qu'eux et expliquée par eux. Si intertextualité il y avait, elle irait plutôt dans le

---

Castella, 1970; *Hymne d'Isaac vieillissant*, dans *La Nouvelle Revue Française*, 1er janvier 1968, n° 181, p. 1-5.

9. Paris, NRF, Gallimard, 1991 (ici abrégé *IC*, suivi du numéro de page).

10. Paris, NRF, Gallimard, 1994 (ici abrégé *L*, suivi du numéro de page).

11. *Tragiques grecs, Eschyle et Sophocle*, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1967.

12. *IC* 40, 93, 115, 228.

13. *1 R 18*, 21. Trad. Bible de Jérusalem.

sens inverse, la bible éclairant les autres littératures, dans la mesure où «Jésus accepte les mythes car il en a la clé, il leur donne un sens, il fait feu de tout bois. Il n'y a pas de nuits dont il ne soit la lumière»[14]. Il n'y a pourtant aucune raideur dans cette prise de position. Ce n'est ni un principe ni une exclusion, c'est un choix préférentiel, qui s'explique par le type de lecture pratiquée: non pas celle du savoir s'intéressant à la genèse d'un texte, à son fonctionnement, sa fonction et sa réception, mais celle, existentielle, d'un amour, en vue d'un autre savoir, proche encore de son sens étymologique, fait de saveur.

Même au sein des écritures, Jean Grosjean ne retient pas tout; parce qu' «hétéroclite» (*IC* 171), la bible comporte des «éléments opaques» (*IC* 204) — du «minable» (*IC* 171), ira-t-il jusqu'à dire, doublement provocateur, à l'égard des puristes de la langue et des bibliolâtres, mais bien ajusté à la langue française et à la réalité biblique. (Je pense, par exemple à *Dt 14*, 7: «Vous ne mangerez pas le lièvre et le lapin qui ruminent[15].») Il privilégie les évangiles (*IC* 40 et 229) et parmi eux Jean (*IC* 27), l'Apocalypse, les psaumes qu'il cite beaucoup, et les prophètes, dont Jean-Baptiste est «la dernière page» (*IC* 21).

Selon quel critère faire ce discernement? La réponse du poète est nette, de l'ordre de l'élan, comme le «parce que c'était lui» de Montaigne. Sont retenus, reconnus «œuvres vives» (*IC* 204), les textes qui portent le Christ (*IC* 93, 204, 228), plus ou moins explicitement, si bien que d'eux sourd une joie paisible transformant la lecture en «fête» (*IC* 58). Ainsi, c'est parce qu'ils sont un «évangile prénatal»[16] que les prophètes attirent Jean Grosjean. Il s'agit de Jésus Messie, du Vivant, toujours originel par delà les traductions, ce qui ne manque pas d'émerveiller le poète-traducteur: «Ses paroles et ses actes se répercutent d'une langue à l'autre car, si maladroitement que ce soit, leur lumière transparaît toujours» (*IC* 112). Quand un texte ne sait faire part de cette vie, il se disqualifie, à moins que soudain le Messie, qui si souvent joue à cache-cache, ne vienne l'habiter par surprise: «Jésus inusable dans les évangiles, mais non dans les épîtres et encore moins chez

14. *IC* 33. L'expression «récapituler toutes choses» (*Ep 1*, 10; trad. T.O.B., note j) est voisine de cette idée, même si le poète reste plutôt réfractaire à l'univers théologique de Paul.

15. Trad. Segond.

16. *IC* 20. Donner plus de poids aux prophètes qu'au pentateuque comme le fait Jean Grosjean, c'est prendre une option théologique précise, radicalement

les disciples de disciples[17]. Pourtant la moindre étincelle d'un silex perdu dans l'herbe sèche peut rallumer l'incendie» (*IC* 229).

La présence du Messie est une «évidence... à la fois rude et prenante, toute limpide et pourtant déjà intérieure» (*IC* 40). Elle se signale par le ton, unique, selon *Jn 10*, 3-5, ici appliqué à l'écoute des textes pour un discernement: «Les brebis entendent sa voix... et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivront pas un étranger, au contraire elles le fuiront parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers», ainsi commenté: «Le ton de sa voix ne trompe pas. Le Messie se fait reconnaître à son ton. (Adressez-vous à des apocryphes et votre âme sera pillée par les merveilles ou les raisons)» (*IC* 167). Lire, c'est donc, avant même de chercher à comprendre ce que nous dit le Vivant, reconnaître ce ton, qui atteste que son langage est vrai, ceci avec toute la joie de l'intelligence en présence de l'authentique. Lors de lectures ultérieures, progressivement, reconnaître la voix du Vivant, ce sera également retrouver son «intonation toute différente» (*IC* 40), «timbrée» de son «filigrane» (*IC* 228) propre, caractérisée par son «accent» (*IC* 161) inoubliable. Nous vivrons alors ce bonheur que nous éprouvons lorsque parfois nous fermons les yeux, tandis qu'un être cher nous parle, et nous nous immergeons dans sa voix. Aux heures de détresse, confrontés au «terrible»[18], peut-être nous blottirons-nous dans la voix du Messie ou bien lui obéirons-nous mécaniquement, ne percevant plus le sens des mots mais seulement cette intonation bien-aimée qui seule nous raccrochera à la vie.

Le Messie se reconnaît aussi à sa manière: «Les façons du Fils parlent du Père et le style d'un langage en dit au moins autant que son contenu» (*IC* 62). Ces façons transparaissent dans les écritures et se communiquent à elles: parler net (*IC* 107) qui clarifie ce qui dans le monde est mêlé (*IC* 228), «langue simple»[19] qui, comme le ton, authentifie le discours: «Le Messie ne trafique pas le langage. Sa langue est usuelle, il prend les mots les plus courants» (*IC* 63). Caractéristique également de la manière du

---

17. Il y a, sous-jacent à ce passage, tout le contentieux de Jean Grosjean avec la tradition perçue comme une sclérose et une construction humaine faisant obstacle à l'irruption du divin (*IC* 61; *L* 71-72). La tradition en elle-même n'est pas sclérose, mais il est vrai qu'elle peut tomber dans la sclérose, à laquelle Jean Grosjean rend attentif.

18. Paul RICŒUR, *Philosophie de la volonté. Le volontaire et l'involontaire*, t. 1, Paris, Aubier-Montaigne, 1949, p. 451.

19. *L* 72; «langage simple» (*IC* 172).

Vivant: sa retenue. Ainsi: «Une des qualités de ce langage est la discrétion... Il parle souvent à voix basse ou par litote sinon par omission qui est aussi une figure de grammaire... Par contagion... l'évangéliste pratique l'effacement[20].» D'où les silences de cette «langue déserte» (*L* 72), qui ménagent au lecteur «un espace respirable» (*IC* 165). Christ «s'approche mais reste à distance» (*IC* 165). Et puis, il y a tout son humour, son «enjouement moqueur»[21], signe d'une distance intérieure à l'égard de soi-même aussi, condition et manifestation d'un bien-être que les Allemands appellent *Gelassenheit*, expression de l'amour de la vie. Enfin, «le Messie aura un art d'adresser à chaque âme son espèce de langage indicible» (*IC* 38). Ses paroles ont beau être toujours les mêmes, elles ont une portée unique pour chacun[22] et «ce que le Messie dit à chacun, personne d'autre ne l'entend», constate Jean Grosjean, au sujet de *Jn 13*, 28: «Mais aucun des convives n'a compris pourquoi il lui disait cela» (*IC* 205). La parole de Christ va jusqu'au fond de l'âme (*IC* 71-72); on est saisi, on n'appartient désormais plus qu'à lui. Évidemment «quand on a entendu le Messie on devient allergique aux arguments et aux ambiances» (*IC* 172), donc aux rationalisations et aux manipulations ou à l'auto-suggestion. Plus subtilement encore, «un disciple de Jésus n'a plus d'autre judaïsme que ce que Jésus a pu en garder au fond de l'âme, l'écriture n'a plus le même accent» (*IC* 161), car «le judaïsme va être dépassé par son Messie qui devient le seul héritier de chaque cœur» (*IC* 43). De fait, Emmanuel Lévinas constatait: «Sur ses lèvres, nous ne reconnaissons plus nos propres versets[23].»

Christophores, les textes vivent à la fois de la vie tout humaine de celui qui s'est incarné — ce qui leur imprime «un déhanchement» (*IC* 19) émouvant, une légère «gaucherie» (*IC* 141), liée à de la pudeur, qui les fait «trébucher» (*L* 17) — et de la vie inalté-

---

20. *IC* 45. Je pense que ceci explique partiellement pourquoi Jean Grosjean écrit «évangile», «bible», «écritures», «écrits», avec minuscule. Une autre raison me paraît être le fait que Jésus, pour le poète, est le «maître de la vie banale» (J. GROSJEAN, *Le Messie*, p. 15).

21. *IC* 31. Cet humour mériterait une étude indépendante, dans l'œuvre de Jean Grosjean confrontée aux évangiles. Que dire du titre *L'ironie christique*? Rend-il vraiment bien compte de l'enjouement du Messie?

22. *IC* 218, sans doute parce que «la dimension personnelle de chacun est neuve et incommunicable» (*L* 29), commentaire de «Je lui donnerai aussi un caillou blanc avec, écrit dessus, un nom nouveau, ignoré de tous sauf de celui qui le reçoit» (*Ap 2*, 17; trad. Jean Grosjean).

23. E. LÉVINAS, *Difficile liberté*, coll. Livre de Poche, Biblio, Essais, Paris, **Albin Michel, 1984³, p. 151.**

rable du Vivant[24] — avec quelque chose de l'ubiquité messianique qui fait de tout point son centre: «Certains cherchent la phrase qui résumerait l'évangile. Or on la trouve à chaque page sous une forme ou sous une autre parce que le langage est vivant, comme le dit le prologue» (*IC* 185). Le texte «respire» (*IC* 42) et «bouge»[25]. Souffle, rythmes et scansions que le poète aime à sentir et accompagner dans ses commentaires. Et le texte parle, jusque dans ses silences (*IC* 95).

II.- Le Messie et les écritures

Cette étroite relation du Messie et des écritures, quelle est-elle? Quel est d'une part le rapport de la bible à Christ, de Christ à la bible d'autre part?

Les textes qui le portent sont dans le Messie, que Jean Grosjean appelle le langage — plutôt que le Verbe ou la Parole —, expression du Père. Les évangiles laissent transparaître le sens, la lumière, le souffle, la vie[26], mais ne sont pas le sens, la lumière, le souffle, la vie. Ils sont «préfigure» (*IC* 114), «prodrome» (*IC* 204), et aussi «trace» (*IC* 114), «sillage» (*IC* 22) du Messie, en même temps qu'«ombre de son passage»[27], termes qui inscrivent les écritures dans une mobilité qui est une mouvance dans tous les sens du mot, leur confèrent un statut de l'ordre du signe, voire du symbole, les présentent comme une réalité dépendante d'une autre réalité, plus essentielle qu'elles. De fait, la bible, pour Jean Grosjean, reste inchoative tant que Christ ne la commente pas, position qui creuse la distance avec la synagogue et plus encore avec des milieux tentés par la mode d'une judaïsation de leur christianisme: «Mais les écritures ne sont-elles pas déjà le langage de Dieu? Non, elles n'en étaient que le balbutiement, un balbutiement certes moins obscur que les littératures, mais pas encore un langage véritable, tant que le langage en personne ne nous en commente pas, par sa vie et par ses paroles, la signification. Les écritures sont une sorte d'enfance du Messie quand il ne sait pas

24. *IC* 66 : «L'évangile est invulnérable puisqu'il n'est pas liturgique.» Nous retrouvons ici le souci, justifié, de Jean Grosjean, de construire sur le texte et non sur l'institution. Néanmoins, cette position ne saurait être tenue sans nuances, ne serait-ce qu'en raison de l'étroite relation des évangiles avec la liturgie quant à leur genèse, comme le rappelle la méthode historico-critique.

25. *IC* 94 et 96 p. ex., ou encore 104.

26. Le sens: *L* 71; la lumière: *IC* 19, 112; le souffle: *IC* 214; la vie: *IC* 19 et 23.

27. *IC* 271; même idée, p. 94.

encore tout à fait ce qu'il dit puisque son Père s'est mis à le faire "devenir" en ce monde» (*JC* 115). Plus grand que la bible, même commentée par Christ, il y a Christ lui-même, fils de Dieu et enfant des hommes[28]. Plus grande que l'écriture, il y a l'incarnation. «Sa personne... en dit plus long que la Bible» (*JC* 137). La majuscule — Bible — est ici un clin d'œil. Elle signale une intention: l'auteur entend réagir contre les lectures qui idolâtrent le texte, modifient les proportions, font du moyen la fin et donc occultent celle-ci. Pas question d'hypertrophier la bible au détriment du Vivant. La traduction enjouée de *Jn 7*, 28: «Ah vous me connaissez», ponctuée d'un «Avis aux christologues» (*JC* 137), le confirme. Et cependant, ce sont bien les textes qui rendent «mémorable» «l'oralité christique» (*ibid.*).

Les écritures, son Père les a créées, mais le Messie les a «dictées» (*JC* 214). Les interprétant, il n'y lit donc que ce qu'il y a mis[29]. Il est lui-même «toutes les lettres de l'écriture de A à Z»[30]. En même temps, parce que, par l'incarnation, son Père, avec son assentiment, l'a inscrit dans un devenir, voici qu'il découvre la bible. Avec bonheur! Le regarder alors, c'est apprendre à lire de même.

Ainsi, dans sa jeunesse, Jésus, «curieux de l'écriture», «a appris»[31]: «Le Messie n'a jamais perdu une occasion d'apprendre ou de comprendre» (*JC* 134), ceci, non pas seul, mais avec des enseignants[32]. Il est resté libre cependant de toute appartenance à une école: «Étonnés les Juifs disaient: Comment connaît-il les textes sans avoir étudié?» (*Jn 7*, 15). «Les Juifs objectent qu'il n'a pas suivi une filière, qu'il n'a pas un patron. C'est comme sans diplôme et sans parti pris qu'il se mêle d'élucider les textes. Jésus n'a cure de cette querelle de spécialistes[33].» Sa parole, son enseignement, sa lecture, son savoir ne les alourdissent pas: «Jésus expliquait l'écriture sans avoir eu l'air d'étudier, mais il avait étudié» (*JC* 156). Et puis, il «a médité l'écriture» (*JC* 219). Dans le texte de Jean Grosjean, cet exercice — étymologiquement, «méditer», terme de grammaire, signifie «s'exercer» — semble avoir été une mise en perspective du monde, de la bible et de

28. *JC* 22. Les images sont autres mais l'idée est la même en *He 1*, 1-3. Effectivement, au centre de notre foi, il ne saurait y avoir un objet, il y a Quelqu'un.

29. Jésus «n'avait lu dans l'écriture que ce qu'il y avait mis» (*JC* 60).

30. *L* 106, commentaire de *Ap 21*, 6.

31. «Curieux de l'écriture» (*JC* 191), «Jésus a appris» (*JC* 134).

32. Allusion à *Lc 2*, 46-49.

33. Traduction et commentaire de Jean Grosjean dans *JC* 134. Pour cette thématique de la liberté d'appartenance, voir aussi *JC* 72.

Dieu, travail dans lequel Jésus s'est trouvé lui-même. Mené jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'étape de la méditation qui en fait partie intégrante, l'acte de lecture est rencontre de soi et appropriation de son être propre. Aller vers une page de la bible, c'est aller par delà cette page et grâce à elle vers soi-même, si nous lisons à la manière de Christ: «Il avait d'abord regardé le monde, médité l'écriture[34] et contemplé Dieu, mais quand il a pris conscience de la filialité humaine il a compris que son travail était de la signifier» (*IC* 219).

Cette intimité de Jésus avec les écritures, avant et dans son incarnation, fait de lui «le grand lecteur»[35], voire le seul lecteur vraiment capable de lire (*IC* 115). Or ce qui caractérise et authentifie sa lecture, c'est qu'«il a su déchiffrer l'âme des textes au point de la vivre» (*IC* 247). La clef de l'acte de lecture est là!

Qu'a lu le Christ dans les écrits? Le Père d'abord. Lire consiste pour le Messie à «déchiffrer le Père» (*IC* 116), joie inépuisable. Sa lecture poursuit ainsi le dialogue d'avant l'incarnation, tout naturellement: «Au sein du Père, il ne fait que déchiffrer le Père et dire au Père ce qu'est le Père. Devenu Messie il continue d'être le seul qui sait lire le Père à travers ce qu'a créé le Père, y compris les écritures» (*ibid.*). Mais Christ se lit aussi lui-même et c'est une autre joie, celle de se reconnaître: «Une fois adulte le Messie lit à livre ouvert ce portrait du Père qu'est le Fils et il s'étonne de ce qu'on ne l'ait pas vu dans les textes: Vous scrutez les écritures mais c'est de moi qu'elles parlent» (*IC* 115).

Christ lecteur nous apprend à lire comme il le fait. Son enseignement de la lecture comporte alors plusieurs aspects. Il opère une «décantation» de l'écriture et en indique l'essentiel: «Il n'est pas toujours facile de voir en quoi elle le concerne, mais il en a indiqué la ligne de crête sur laquelle il marche» (*IC* 204). Il «redresse notre lecture» (*IC* 115) et «illumine les textes où nous trébuchions»[36], parce qu'il les «commente» «par sa vie et ses paroles» (*IC* 115) et les «interprète» (*IC* 38). Pour cela, confiant dans le seul mouvement de la parole verbale, il ne pratique jamais

34. Que dans cette phrase la méditation de l'écriture soit en position à la fois médiane et centrale par rapport au regard sur le monde et à la contemplation de Dieu, cela dit le travail de mise en perspective et d'articulation du monde et de Dieu dans et par l'acte de lecture des textes bibliques.

35. *IC* 247; «Admirons le Messie lecteur» (*IC* 114).

36. *IC* 115. Lire, c'est donc marcher, comme Christ lui-même marche (voir **l'avant-dernière citation).**

l'écrit[37]. Une civilisation a préparé cette pratique herméneutique et attendait la venue de Celui qui seul saurait la mettre en œuvre: «Voilà ce qu'il a dit quand il enseignait en synagogue à Capharnaüm *Jn 6*, 59... Quiconque savait déchiffrer l'écriture pouvait l'expliquer à ses frères dans la synagogue. Cette belle coutume attendait Jésus. La porte ouverte à l'exégèse attendait le langage en personne» (*IC* 120-121).

III.- Le passage à l'acte de lecture

1. Comment lire?

«Il serait temps d'apprendre à lire les écritures...», pensent, chez Jean Grosjean, les disciples après la résurrection. D'où ma question: «Comment lire?» Sans doute s'agit-il d'abord de bien se positionner par rapport à elles dans la façon de les aborder. Inutile de s'obstiner à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas: «littérature», «religion», «catalogue de signes», «liste des citations», ni même essentiellement «univers de signification» (*IC* 123), même si elles sont aussi «univers de signification». Le poète perçoit bien la bible comme le lieu d'une «patiente et adroite pédagogie divine» (*IC* 61). Les textes ne sauraient donc être approchés sans le vif désir d'apprendre, aussi naïf soit-il, à la fois des méthodes de lecture — «Certes il faut apprendre... Il y a des obstacles à contourner dans l'écriture» (*IC* 134) — et du contenu des textes, qui est un enseignement pour vivre. Le sceau de l'authenticité de ce désir sera le passage à l'acte, la mise en pratique du texte lu. Autrement dit, la bible est aussi un enseignement à vivre.

Tant qu'un lecteur n'a pas compris cela — et c'est souvent le cas, me semble-t-il, de groupes chrétiens qui ne voient pas en quoi la bible leur est tout intime, elle qui pourtant «nous dit et... nous prédit» (*IC* 21) —, les écritures ne peuvent rien lui dire bien qu'elles s'adressent à lui. Elles ne peuvent parler qu'aux «attentifs»[38] à l'image du Fils «attentif au Père... d'une attention efficace» (*IC* 88-89), qui «épient»[39], «guettent» le texte[40], conscients que leur bonheur dépend de ces paroles. La bible est pour celui

37. «Jésus n'a pas écrit. Le langage en personne n'est pas écrivain» (*IC* 114). «Jésus n'est pas un écrivain» (*IC* 247).

38. *IC* 53, *L* 56.

39. *L* 17 et 112; trad. par Jean Grosjean d'*Ap 1*, 3 et 22, 9.

40. *L* 111, trad. d'*Ap* 22, 7.

qui entre en elle parce que c'est pour lui vital: «Il lui faut sous peine de mort boire à une autre eau, respirer quelque souffle inconnu» (*IC* 63-64). Puisque le texte ne peut commencer à parler qu'à partir du moment où son lecteur lit chaque verset comme si sa vie ou sa mort en dépendait, la méthode historico-critique, aussi intéressante et précieuse soit-elle, ne suffit pas. Elle doit avoir un au-delà, qui consiste dans le fait d'oser croire que l'écriture adressée à telle ou telle communauté des premiers siècles m'interpelle moi aussi, ici et maintenant.

2. Une présence

Cependant, pour Jean Grosjean, avant d'être une pédagogie et plus essentiellement encore, les écritures sont là pour permettre une présence. Quelqu'un passe en elles, Christ, celui qui dit: «c'est moi»[41]. Lire, c'est, fondamentalement, lui donner sa confiance, et c'est cette confiance qui permettra la lecture. Car «le Messie n'est pas venu chez n'importe quelle peuplade, il est venu dans le clan étroit de ceux qui se fient aux écrits» (*IC* 92-93) et, «si ce langage vient chez les humains, il n'y vient que pour ceux qui s'y fient» (*IC* 19). La part la plus réceptive en nous, l'intuition, s'élance dans un juste mouvement premier (*IC* 142). Le cœur (*IC* 61), «ce qu'il y a de plus simple chez les humains» (*IC* 22), avec toute sa profondeur (*IC* 23), prend la décision et le «risque» (*IC* 18) de se fier. Pour que le texte puisse mener jusqu'à la plénitude de la lecture, il faudra que le lecteur se fie jusqu'au bout, jusqu'à se livrer. Pas de joie sans la confiance jusqu'au oui. Cette herméneutique engage la subjectivité. C'est même toute la personne qui accepte d'entrer dans le texte, de se remettre. Car vient l'heure où le lecteur est visité et requis. Puisse-t-il alors, dans et par la lecture, «accepter», «recevoir», «héberger» l'âme du langage dans les écritures, se laisser habiter par elle (*IC* 71) et vivre cette admiration heureuse qu'évoque *Ap 14, 7*: «Adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer et les sources»[42], ainsi commenté par Jean Grosjean: «Je mets ma main sur ma bouche (adorer veut dire cela) pour contenir mon cri d'admiration qui serait dérisoire» (*L* 78). Puisse-t-il aussi connaître ce sentiment très doux qu'est la reconnaissance émerveillée pour l'auteur, médiateur de telles richesses. Le poète considère cela comme un devoir — «Il faut savoir gré à Jean d'appeler...» (*IC* 99) —, mais je crois que c'est de l'ordre de la grâce dans tous les sens de ce terme.

41. *IC* 103, 104, 149, 159, 233, trad. de *Jn 6*, 20; *8*, 28; *18*, 5; *18*, 6.
42. Trad. Jean Grosjean.

Celle-ci le protégera — «Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu?»[43] — de toute rapacité à l'égard des textes et du savoir, lui évitera de devenir un «accapareur» de l'écriture (*IC* 221) et l'aidera à se situer au contraire en serviteur de la parole[44], condition *sine qua non* d'une lecture heureuse. Je parlerais ici d'une spirale du bonheur: l'attitude juste en lecture donne au lecteur d'entrer dans un bonheur qui favorise la justesse d'attitude en lecture. Je crois le bonheur formateur.

3. L'interprétation

Pour la rencontre du Vivant par la lecture, «crainte et tremblement sont l'alphabet»[45], donc la base. Le premier testament, «par l'iconoclasme des textes» (*IC* 34), favorise la nécessaire disponibilité intérieure: «La première alliance avait mis en chantier le déblaiement du désert» (*ibid.*). Dans ces conditions, ouvrir le livre, c'est vraiment venir vers Christ comme le faisaient certains de ses contemporains. De même et à nouveau: «Les gens disponibles... s'approchent de lui. Alors il s'assoit et il se met à dire ce que le langage a à dire de Dieu» (*IC* 144).

Le Messie s'assoit et nous parle. Mais en même temps, il se plaît à jouer à cache-cache. Ce mode de présence-absence ou plutôt d'absence-présence facétieuse le caractérise même. Il se cache pour se révéler. Il s'agit donc de perpétuellement «deviner son âme» (*IC* 71). Tantôt il faudra lire les silences, nombreux puisque «l'écriture est l'art d'omettre. Dire c'est ne pas tout dire. On ne voit les astres qu'à cause du vide. On entend le langage par ses silences. Ce qu'on laisse entendre parle» (*IC* 263). Ainsi «il y a ce que Jésus n'a pas dit ou n'a pas fait. Ç'a été pour mieux nous atteindre. Et il y a tout ce que les évangélistes ont omis» (*ibid.*). De fait, Jésus «n'a traversé qu'une vie humaine et qu'une mort... Le texte... lui est fidèle par les omissions» (*IC* 271). Nous sommes loin de ce que le vocabulaire familier, en l'occurrence évocateur, appelle «le béton». Ici, le vide fonde! Au lecteur d'oser entendre le non-dit et de se faire confiance dans ce travail de compréhension. Tantôt, il faudra entendre dans la parole dite son contraire. Quand Jésus disait à Judas: «Ce que tu fais, fais-le plus vite», «il ne fallait pas se plier à l'injonction, il fallait se fier à lui derrière elle, le deviner derrière elle» (*IC* 205).

---

43. *1 Co 4, 7* (trad. TOB). Paul écrit ceci à la 2e personne du singulier.
44. *IC* 53; *L* 15.
45. ***L* 78, commentaire de *Ap 14, 7.***

La démarche intellectuelle tendra toujours au même objectif, tout au long de la lecture: percevoir ainsi l'âme du Messie derrière les mots, car «certes le langage signifie, mais moins par ses mots que par son âme puisqu'il est le Fils» (*IC* 205-206). Lire n'est donc pas aller directement du texte au sens — mais du texte au sens en passant par le je du lecteur, qui, dans l'élan de l'esprit, opte pour une interprétation. De même, parce que l'on vit comme on lit, dans l'action la moralité ne sera pas d'aller directement de la loi à l'acte — ce serait du légalisme —, mais de la loi à l'acte en passant par la conscience, le je de l'actant qui, dans l'esprit, tranche: «Dans votre âme, à la lueur de l'écriture, cherchez derrière l'enchevêtrement des devoirs quelle est l'intention de Dieu» (*IC* 136), commentaire de *Jn 7*, 24: «Ne jugez pas sur l'apparence, jugez avec justice[46].» Le travail d'interprétation en herméneutique et en morale apparaît ici comme une contribution à la justesse et à la justice, contribution courageuse puisqu'il s'agit de se risquer à croire en son évaluation malgré les apparences contraires ou les lectures au premier degré, sans souci des «glossateurs» (*IC* 188).

L'interprétation tiendra compte de la globalité des écritures: «entendre par *écriture*... une interprétation globale» (*IC* 60). Parce qu'elle est un corpus vivant, la bible s'organise selon des articulations internes et entretient des relations avec notre existence ainsi que le monde, même si celui-ci dans un mouvement suicidaire[47] a refusé le langage, qui désormais subsiste «dans la marge» (*L* 68). La prise en compte de la globalité du texte permettra une vue en perspective, organisée selon des hiérarchies, de ce qui est essentiel et secondaire. Pas de mise à plat du texte. «L'écriture indique les signes de Dieu mais seul le souffle qui la meut permet de les hiérarchiser» (*IC* 160). Comment savoir cependant si l'interprétation participe du souffle, de l'esprit? Sur quel critère se fier à sa propre lecture des textes ou à son évaluation personnelle de l'acte moral? Celui que donne Jésus en *Jn 6*, 63: «Les paroles que je vous ai dites sont du souffle, elles sont de la vie» (*IC* 123). Le discernement se fera donc à l'aide de la question: «Qu'est-ce qui fait vivre, en plénitude, à court terme et à long terme?», dans le souvenir de *Dt 30*,19: «Choisis donc la vie»[48], que le poète ne cite pas mais qui me paraît ici éclairant.

---

46. Trad. Jean Grosjean
47. *IC* 16; *Jn 1*, 9-11.
48. Trad. Bible de Jérusalem.

4. Trois moments dans l'approche de l'écriture

La lecture ne saurait devenir rencontre du Messie et rencontre de soi-même par le Messie sans prise en compte du temps: «Il y a... une patience à acquérir» (*IC* 134). La lecture consiste en bien des relectures du même texte. *L'ironie christique* distingue trois moments dans l'approche de l'écriture: «Ternes ou éblouissantes, ses premières lectures sont externes, elles ne s'intérioriseront qu'à la longue» (*IC* 177), car «le Messie ne vient qu'à coup sûr et après s'être longuement et tacitement précédé comme par les pas à peine audibles de quelqu'un qui vient de loin» (*IC* 58). Puis une dialectique s'instaure entre le vécu et l'évangile «à mesure qu'on entend mieux son langage ou qu'il s'applique mieux à l'évolution de notre expérience» (*IC* 150). Ainsi: «L'évangile est un récit que nous re-citons à mesure que nous vivons et que sa signification s'aggrave» (*IC* 177).

Le verbe «s'aggrave» me semble à entendre avec toutes ses connotations: plus lourd, plus important, plus profond, plus sérieux et plus solennel, voire plus tragique et peut-être plus dangereux! Le Messie est donc là, nous le pressentons fort bien déjà en ce deuxième temps de la lecture. Il est venu sûrement et cependant à l'improviste, de nuit[49], et, furtif, «nous a frôlés» (*IC* 208): «L'âme du langage nous visite comme une clarté lunaire parmi les nuées éparses et les mares égarées. Elle enjambe les saules qui tremblent et recrépit les murs qui dorment» (*IC* 206).

Plutôt que de disserter sur la rencontre avec le Vivant, Jean Grosjean la chante en ces deux phrases relevant du poème en prose. Pas de silhouette. Pas de visage. Pourtant nous sommes à ce moment où une existence s'humanise plus que jamais! Un paysage seulement. Il y a quelque chose d'iconoclaste en Jean Grosjean, jusque dans sa poésie. Ici, c'est le paysage qui dit l'humain, par la mention des murs et peut-être parce qu'un paysage, toujours, n'est naturel que d'apparence en nos contrées: l'humain le modèle toujours et, de ce fait, il parle toujours de l'homme. De plus, la personnification, ci-dessus, humanise fortement la nature: «égarées», «enjambe», «tremblent», «dorment». Néanmoins l'effet est celui d'une présence indirecte, d'une certaine distance qu'accentue le procédé stylistique de la comparaison «comme». Mares, saules, murs, lune et nuages forment une brève esquisse pour des réalités échappant à toute définition: «langage», «âme», a fortiori «âme du langage».

---

49. *IC* 206, 208. En même temps «la rencontre du Messie se fait en plein jour» (*IC* 198).

D'où une impression d'évanescence que renforcent l'illusion optique: «la clarté lunaire recrépit les murs», l'éparpillement «des nuées éparses», «des mares égarées» et la mobilité des éléments: «clarté lunaire», «nuées éparses», «enjambe», «tremble». Le ciel vient, sous forme de lumière, tandis que souffle le vent (les saules tremblent), à la rencontre de la terre, une terre gorgée d'eau (saules, mares), en attente («mares égarées») dans sa léthargie même (les murs dorment). Tant que demeure la perception de cette lumière, il s'agit de travailler sur soi, c'est-à-dire de revoir ses raisonnements puis de mettre pas à pas en conformité sa vie et les découvertes faites dans les écritures, et de se livrer au Messie.

En effet, un troisième moment surviendra dans la lecture, pense Jean Grosjean: celui de l'absence. L'auteur écoute *Jn 12*, 36: «Tant que vous avez la lumière, fiez-vous à la lumière pour devenir des fils de lumière. Là-dessus Jésus les a quittés à leur insu», et en déduit: «Il faut se livrer à ses paroles avant qu'il s'en absente» (*IC* 198). Le Messie vient, passe et disparaît (*IC* 189). Un jour dans nos vies, le texte demeurera mais lui ne sera plus dans le texte. Cette heure sera celle de l'après-coup: «Jean se rend compte de ce qui leur avait échappé[50].» De même, Marie-Madeleine devant le jardinier enfin correctement identifié «a un peu honte de ne l'avoir pas reconnu tout de suite, mais tant pis, elle entend sa voix» (*IC* 259). Notre structure psychique, que Freud a contribué à mettre en évidence, est telle: nous vivons gestes et paroles, nous les comprenons pleinement après seulement. Nous lisons, nous connaissons ce que nous avons lu après seulement. Ceci nous effraie et nous désole. Traduisant *Jn 7*, 39: «Il parlait du souffle que recevraient ceux qui se fieraient à lui. En effet il n'y avait pas encore de souffle parce que Jésus n'était pas encore glorifié», Jean Grosjean suppose: «Jean n'est sans doute pas exempt du regret que nous avons de ne rien saisir qu'après coup comme si nous ne respirions qu'après coup, comme si nous ne servions ou n'aimions qu'après» (*IC* 141).

Mais puisque le Ressuscité, qui aime à rire, joue volontiers de cela pour se révéler, peut-être que nous devrions arrêter de nous désoler de cet état de fait: Christ ne sourirait pas d'un mal. Peut-être que la connaissance plénière dans l'après-coup seulement nous est donnée non comme une tare mais comme ce qu'il faut pour vraiment goûter la vie: une heure n'est peut-être parfaite au sens étymologique du terme que lorsque le souvenir amoureux l'a déployée ensuite, recevant encore du neuf à ce

---

50. *IC* 257, commentaire de *Jn 20*, 9.

moment-là. Savourer, vivre pleinement n'est peut-être pas possible sans l'après-coup. Alors, quand le Messie s'absente, quand «on ne le voit plus» (*IC* 198), justement: «Le langage peut retentir dans la mémoire»[51], «...il nous a frôlés avec des mots de courage que nous n'avons qu'à nous redire» (*IC* 208-209). Mais de toute façon, tout au long des trois temps de la lecture ci-dessus retracés, celui où le Messie se précède, celui où il est là, et celui où nous ne le voyons plus, «l'écriture est écrite pour que nous la murmurions du fond de l'âme» (*IC* 178).

5. Une mobilité

Dans la bible, la pédagogie divine, conformément à l'étymologie de ce terme, «circule»[52] et enseigne au sens propre: elle fait signe pour emmener plus loin, par ce qu'elle charrie, indiquant la direction du vent de l'esprit (*IC* 171). L'écriture elle-même est «l'ombre, en langage humain, du mouvement de langage qu'il y a en Dieu» (*IC* 94), «l'ombre du passage» (*IC* 271) du Messie, «le sillage de ce langage qui se mettait à voguer vers les humains» (*IC* 22), «la trace du langage à moins qu'elle n'en soit la préfigure» (*IC* 114). Et, présent dans les textes, le Messie ne l'est pas de façon statique, parce qu'il y est vivant, donc en relation, avec nous, avec son Père. Ainsi, là, «le transitoire parle de Dieu et à Dieu» (*IC* 145). Ce faisant, quand nous lisons, il «nous communique le va-et-vient vital de son haleine» (*IC* 123) et nous introduit dans l'élan de sa filialité. Lire les écritures, c'est entrer dans le mouvement de la vie relationnelle de Dieu en Dieu.

Encore faut-il pour cela que le lecteur accepte la mobilité. Il lui faut d'abord se risquer à dépasser un acquis et changer de point de vue: «Viens, tu verras. C'est la première chose que Jésus a dite à ses premiers disciples. Quittez un peu votre lieu, abandonnez votre point de vue et alors vous allez voir ce que vous allez voir» (*IC* 47). En particulier, «pour voir quoi que ce soit du domaine de Dieu, on doit partir d'en haut et non d'aucune tradition»[53]. C'est pourquoi Jésus se plaît à nous dérouter. Tantôt il «reçoit... verticalement» (*IC* 61), «prend de haut», «raidement» (*IC* 83). Tantôt il «semble nous mener sur des falaises pour ne plus nous laisser entendre que l'immense murmure» (*IC* 123). Avec cette «simplicité ambiguë» — Jean Grosjean recourt hardiment à

51. *IC* 198, commentaire de *Jn 12*, 36 : «Là-dessus Jésus les a quittés à leur insu» (trad. Jean Grosjean).
52. *IC* 61. Mot que le poète affectionne.
53. *IC* 61, commentaire de *Jn 3*, 3.

l'oxymoron — qui le caractérise comme un «style» propre (*IC* 109), il pratique beaucoup le malentendu et le paradoxe: «Il dit des choses nettes mais leur clarté cache une lumière» (*IC* 107). Pas question non plus pour le lecteur de rester prisonnier, ni de la fascination des images: «Les images ne sont que des gestes furtifs. Elles ne doivent pas fasciner, elles indiquent seulement. L'évangéliste nous fait remarquer que l'eau (ou l'eau vivante) indique le Souffle» en *Jn 7*, 39 (*IC* 141), ni de structures «obsessionnelles»: «Ne vous immobilisez pas sur les mots, ne vous fixez pas sur des notions, c'est la respiration qui permet de vivre», commentaire de *Jn 6*, 63 appliqué à l'acte de lecture: «C'est le Souffle qui fait vivre, la chair ne sert de rien[54].»

IV.- Fruits de la lecture

Parfois l'œuvre de Jean Grosjean évoque les fruits de cette lecture du serviteur des écritures, à l'intelligence mobile et libre, apte à deviner l'âme du langage au-delà des mots. D'abord: «on va être évangélisé et en même temps on l'est déjà. Il y a en nous des friches et des moissons, une orangeraie encore en fleur alors que les fruits sont mûrs déjà» (*L* 78). Le poète recourt à nouveau au paysage pour dire l'intériorité. Or ce paysage connaît maintenant le soleil — il y a maturation — et des cultures — signe d'une humanisation croissante. Si l'image dit, par la coexistence de stades différents (friches-moissons, fleurs-fruits), les inégalités internes d'une évolution, elle affirme, par la noblesse et la beauté des produits de la terre cités (moisson, orangeraie), la valeur du cœur humain: voué à lui-même, il reste stérile certes, mais, accueillant à l'égard de l'évangile, il donne de bons fruits. La métaphore pointe aussi vers une vie que sa plénitude mène au-delà d'elle-même (moisson, fruits déjà mûrs).

1. Un don de la vie

Lire les écritures en attentif fait exister au sens étymologique du terme, parce que c'est entrer dans une relation dialogale: «Quelqu'un qui écoute est aussi quelqu'un qui se risque à sortir de soi à la rencontre du langage. Celui qui écoute existe donc aussi» (*IC* 18-19). Mais dans cet acte de lecture a lieu, de plus, un *don de la vie*

---

54. *IC* **123, trad. Jean Grosjean.**

— qui guérit — et ceci moins par l'extraordinaire et l'extériorité que par du familier au for intérieur de la personne: «L'intensité d'âme qu'apporte le Messie, c'est-à-dire cet élan d'âme qu'est se fier à lui, remédie manifestement à beaucoup d'infirmités. Comment s'en lasserait-on?»[55];

— qui conforte et «remet sur pied» — par contact et «contagion» (*IC* 123) de sa propre vitalité! «La parole que Dieu s'adresse fait aussi exister le monde. Si elle est mal entendue au point que tout semble aller de travers, le Messie la répète pour nous remettre sur pied» (*IC* 210);

— et qui finalement communique le Souffle du Messie, qu'il a lui-même reçu du Père, donc le Souffle du Père lui-même — «puisqu'accueillir son langage c'est respirer sa respiration»[56].

Le lecteur qui reçoit ainsi la respiration — l'esprit — du Père, en son Fils, entre dans la vie que la mort ne termine jamais: «Être atteint de ce que signifie le Messie c'est entrer dans une vie autre, une vie liée à quelqu'un qui n'a de cesse» (*IC* 90). Le voici alors «puîné» du Christ, naissant comme lui du Père, selon *Jn 1*, 13: «Et ceux-là le langage leur apporte un étrange pouvoir (reprise de *Jn 1*, 12): la capacité de devenir ses frères puînés, selon qu'il est écrit: Personne ne connaît le Père sinon le Fils et ceux-là à qui il le fait connaître» (*IC* 19). Le lecteur que le langage a rendu comme lui capable de la parole messianique «C'est moi» (*IC* 159) peut prendre pour lui-même le psaume royal de l'engendrement et se lire dans ce texte. Cela lui est donné: «La filialité que nous apporte le Fils est la conscience de naître. Je t'ai engendré aujourd'hui» (*IC* 90).

2. L'institution d'un univers intérieur

Ce bonheur est concomitant avec l'apparition d'une souveraineté paisible qui naît par exemple en Marie-Madeleine face au Ressuscité enfin reconnu. Jusque devant le tombeau vide, cette femme «n'avait pas d'intérieur, le Messie seul était sa vie» (*IC* 257). Dans son dialogue avec elle au matin de Pâques, le Ressuscité «institue l'univers intérieur» (*IC* 258) par delà les larmes, si bien que lorsqu'il va vers son Père et l'envoie, elle, vers le monde, «elle savoure de l'avoir vu» (*IC* 259) et, heureuse, «descend vers l'étrange entreprise de vivre à la fois sans lui et avec lui» (*ibid.*). Lire les écritures, c'est apprendre cela et plus encore le recevoir

---

55. ***IC* 96, commentaire de *Jn 6*, 2.**
56. ***IC* 72, commentaire de *Jn 3*, 36.**

en cadeau: ne plus vivre en naufragé agrippé à autrui, mais vivre en soi et donc avec autrui.

D'où une relation différente au temps. Puisque j'entre dans une vie que la mort n'anéantit pas, puisqu'«il n'y a plus de désastre», «je ne cours plus»[57], c'est-à-dire que je ne fuis plus. L'univers intérieur est accès à la durée: «Le Messie indique à chacun une attitude qui donne de la durée au temps» (*IC* 218). «Le tissu de durée dont avait été revêtue son âme ne se segmente pas: il échoit indivis au lecteur» (*IC* 249). Cette durée est le présent offert parce qu'un futur existe, un futur imminent: «C'est le moment» (*Ap 1*, 1). «Il s'agit de notre tout-de-suite. Dieu est plus proche qu'un lendemain»[58], et un futur plus lointain: «Le titre du livre — Apocalypse — est rappelé en conclusion: le texte a dévoilé ce qui est le point d'avenir» (*L* 117).

Or ce futur est de l'ordre d'un passé neuf par nouvelle naissance. Le Messie introduit dans une temporalité autre où c'est toujours l'an un (*IC* 90), il conduit dans un présent en mouvement. Selon cette dimension paradoxale, je deviens contemporaine du passé: «Alors, dit Jean, nous avons contemplé sa gloire (*Jn 1*, 14). Ce nous ce sont les intimes, certes, mais sans exclure... sans doute les lecteurs des textes évangéliques. Ces lecteurs deviennent, par leur lecture, les contemporains de l'évangéliste qui lui-même par son écriture, redevenait le contemporain de ce qu'il écrivait. Lui et eux ne font que revivre (plus ou moins) à travers des colorations chaque jour inattendues, la vie humaine du langage de Dieu» (*IC* 20), et — plus beau encore peut-être! — le passé est devant moi, car «le Messie que l'évangile situe dans le passé se met, à force de relectures, à marcher devant nous. Nos âmes sont des voiliers en panne que le souffle de l'évangile emporte vers la préexistence du Fils» (*IC* 177-178).

Cette dernière remarque de Jean Grosjean repose sur la constatation d'une anomalie dans l'évangile selon Jean. Effectivement, le texte parle en *Jn 11*, 2 de «cette Marie qui a oint de parfum le Seigneur», récit qui n'apparaît qu'en *Jn 12*, 1-8. L'auteur en déduit: «Jean nous fait donc lire un texte qu'il suppose connu... Ce verset nous rappelle... que le futur de notre expérience est historiquement du passé. Notre durée va au devant d'un Messie qui nous précède. Dès le début cet évangile nous a rapporté la parole que le Baptiste ressassait. Celui qui vient derrière moi va être en avant de moi parce qu'il existait avant moi» (*IC* 177). Tant que le

---

57. *IC* 258, à la troisième personne dans le texte.
58. *L* 17. Trad. Jean Grosjean.

lecteur «ne respire pas à ce rythme»[59], il en reste à la «préhistoire», estime Jean Grosjean (*IC* 18), demeure sous le régime de l'absurde ou du tragique, dirais-je: «La véritable histoire commence avec ceux qui accueillent le langage, ceux qui se risquent à se fier à lui[60].»

3. Libération et élagage

Le mouvement devient possible, ce mouvement de la vie et de la liberté qui caractérise le Messie et que le style rapide de Jean Grosjean suggère, l'utilisation de la conjonction de coordination «et» en tête de phrase, calquée sur l'évangile, et l'usage réduit de la virgule entraînant le lecteur toujours plus loin, au moment même où il s'arrêterait normalement, après le point, après le groupe prépositionnel ou une subordonnée. L'élan procède de la vitalité de Christ accueillie en nous dans la lecture et devenant nôtre: «C'est par le mouvement même de cette parole que le Souffle revient mouvoir le lecteur» (*IC* 214). Beaucoup lire les écritures, c'est beaucoup fréquenter le maître, qui libère parce qu'il «n'incrimine pas» (*IC* 158) mais enseigne, c'est se laisser mener par le berger, qui tient à ce que nous puissions sortir[61], c'est passer par la porte, là pour que nous «allions et venions»[62], et ce faisant connaître le désembourbement et la marche prompte (*IC* 258), la remise à flot et le déploiement des voiles (*IC* 178).

Une autre dimension de cette «libération» par la lecture (*IC* 150) est l'élagage. En effet: «Entendre les paroles du Messie supprime en nous ce qui n'aboutirait pas» (*IC* 216). On ne coupe pas dans le cep, on n'abîme en rien la vitalité de l'être, on coupe ce qui épuise le cep et le priverait de fruit, ce qui parasite la vitalité. N'est gardé que ce qui est pour la vie. Or c'est justement ainsi que Jean Grosjean lit le Jugement dernier: «L'univers est limité par notre mort. Une fois ce mur passé, il n'y a plus que le Messie qui nous parle. Alors la part de notre âme qui s'accordait à lui se retrouve vivante avec tout ce qu'elle animait. L'autre part est un détritus qui nous est arraché[63] », délivrance désirable me semble-t-il. Pour le poète, lire, c'est bien cela: connaître déjà le jugement, pour notre joie! «Oui, oui, je vous le dis (le ton se

59. *IC* 16: «respirer à son rythme».
60. *IC* 18. Trad. Jean Grosjean.
61. *IC* 167; *Jn 10*, 3.
62. *IC* 168, commentaire de *Jn 10*, 9; expression chère au poète: p. ex. *IC* 187; *Jn 11*, 44.
63. *IC* 91, commentaire de *Jn 5*, 29.

hausse), si on entend mon langage et si on se fie à celui qui m'a envoyé (se fier à Dieu est entendre en profondeur son langage qui n'est autre que le Nazaréen, paroles et actes inclus) alors on va vivre toujours et on n'a plus à être jugé. Au contraire on est passé de la mort à la vie[64].»

Dans cette confiance naît le fruit. Ayant accueilli en lui, dans un acte d'hospitalité, le langage de Dieu, le lecteur devient lui-même ce langage (*IC* 19); pour avoir écouté le langage comme le Fils a écouté le Père, le lecteur vit la même filiation et, comme le Fils l'est devenu, devient également langage de Dieu (*IC* 12-13). De ce fait, l'enjeu de la lecture est double, «être fondé» par le texte et dans le même temps «recréer» le texte: «Le Nouveau Testament nous est sans doute parvenu à cause de la lecture qu'en font les chrétiens. Or cette lecture qui les fonde, recrée sans cesse le texte» (*L* 11). «Recrée»: le terme est fort. Sans la première expression «être fondé», il ne tiendrait pas. Il nous renvoie à la redoutable responsabilité du lecteur des écritures: «Nous voici dans le curieux rôle d'authentifier par notre attention la véracité de Dieu. Écouter le Messie c'est comme signer de notre nom que le ciel dit vrai» (*IC* 71), écrit Jean Grosjean au sujet de «Recevoir son témoignage c'est certifier que Dieu est véridique[65].» Être ainsi presque co-auteur de la parole divine, ce qui se joue dans l'accueil et l'interprétation des écritures, et en tirer toutes les conséquences éthiques jour après jour, malgré les peurs, les culpabilités, les doutes et sa fragilité, ce n'est possible, je crois, qu'en faisant fond sur cette parole[66] de Jésus en *Lc 13*, 57: «Pourquoi aussi ne jugez-vous pas par vous-même de ce qui est juste?»

Le lieu de cette fécondité sera le quotidien, tout naturellement, puisque le Messie, «maître de la vie banale»[67], nous l'enseigne: «Quel séisme dans l'écriture quand, supérieure aux épiphanies, la quotidienneté du Nazaréen épuise le mytère de Dieu» (*IC* 210). Une théologie, et donc un art de vivre, s'esquisse ici. Nous inventons dans notre cadre familier et dans le temps qui est le nôtre, «de façons diverses et inattendues» (*IC* 233), la réalisation des paroles lues qu'il nous revient d'incarner.

Dans l'œuvre de Jean Grosjean, ainsi retentit la bonne nouvelle d'une lecture heureuse des écritures. L'auteur sensibilise égale-

64. *IC* 90; *Jn 5*, 24.
65. *Jn 3*, 23, trad. Jean Grosjean.
66. Trad. T.O.B.
67. *Le Messie*, Paris, NRF, Gallimard, 1974, p. 15.

ment à l'humour du Christ. Cet article, il est vrai, ne rend pas assez compte de cet aspect. Mais la joie de la lecture des évangiles, c'est bien aussi l'enjouement du Messie. Difficile de lire ces textes sans rire et sans devenir soi-même un peu clown!

J'ajouterais une dernière dimension du bonheur des écritures: l'entrée dans sa beauté d'homme ou de femme, en relation juste avec le monde et autrui. Quand un humain ne craint plus sa vitalité — et ceci fait partie de l'instauration de l'univers intérieur —, sa beauté se déploie et s'affirme.

«Ces pages respirent le ravissement de voir que le Messie est l'intime possesseur de chacun» (*IC* 81), écrit le poète avec une certaine ambiguïté dans l'usage du démonstratif. S'agit-il des pages de l'évangile ou de leur commentaire par Jean Grosjean? Impossible de trancher. Sans doute est-ce les deux. Je puis dire de même, à la fin de cet article: que ce soit sensible ou non, lire l'œuvre de Jean Grosjean et, en elle, l'évangile selon Jean ainsi que l'Apocalypse, puis écrire la joie que j'y ai découverte, ce fut vraiment pour moi bonheur!

F-67000 Strasbourg
16, rue Lauth

Évelyne FRANK
Docteur en théologie protestante

Sommaire. — Il est une lecture des écritures dans la joie et pour la joie. Cette dynamique du bonheur, impossible de se la donner! Mais l'on peut s'y disposer, par un apprentissage. C'est dans cette direction que nous invitent les commentaires bibliques de Jean Grosjean, qui font comprendre et sentir que l'Écriture est «sacrement» de la Présence du Messie.

Summary. — There is a way of reading the Holy Scriptures both with a sense of joy and for joy's sake. One cannot enter into such happiness by oneself but one may prepare oneself for it, by being initiated into it. Jean Grosjean's commentaries on the Bible invite us to move in this direction, making us understand and sense that the Scriptures are «sacrament» of the Messiah's presence.